

IVAN TOVAR
Le dompteur de flammes
présenté par Jean-Michel Goutier



Ivan Tovar, *La Chaise adulte*, 1969
huile sur toile, 81 × 100 cm, collection particulière

Je me suis souvent intéressé au rapport que les arts plastiques entretiennent avec la poésie. Ils empruntent à celle-ci des idées propres à les emporter loin de la réalité quotidienne, et en échange proposent à l'imagination vagabonde des visions précises. Sans cette influence réciproque, les arts plastiques deviendraient terre à terre et serviles, et la poésie un fantôme inconsistent.

August-Wilhelm Schlegel¹

Le lit du peintre

« Préparer le lit qui entre ses draps cache l'arc-en ciel. » Cette fulgurance poétique de Pablo Picasso, recueillie par André Breton et Paul Eluard en 1933 dans le *Dictionnaire abrégé du Surréalisme*, avec trois autres citations de poètes, afin de définir le mot lit, livre, à mon avis, le secret de la création picturale.

Quelle invention merveilleuse que le lit ! sans aucun doute possible l'une des plus réussies conçues par l'homme, qui a un peu copié au départ, il faut bien le dire, sur les nids des oiseaux ou les litières des mammifères ses lointains ancêtres, et où il peut, tout à loisir, dormir, rêver et aimer. Pour découvrir de nouveaux mondes, depuis les caravelles de Christophe Colomb, le lit me semble, mieux adapté en l'occurrence que les vaisseaux spatiaux Apollo et Soyouz ou que la navette Atlantis, le véhicule le plus adéquat, le plus rapide et le plus confortable.

Le ciel de lit ouvre sur l'imaginaire. À l'instar des anciens druides s'adonnant à la cueillette du gui, les peintres qui ont eu connaissance de l'*Art d'Amour*, cher aux surréalistes et aux alchimistes, dont la qualité première est de « délivrer l'esprit par la matière en délivrant la matière elle-même par l'esprit² », ont l'incalculable privilège de pouvoir étendre, à l'aurore, leurs toiles sur l'herbe couverte de rosée pour que s'y déposent leurs rêves.

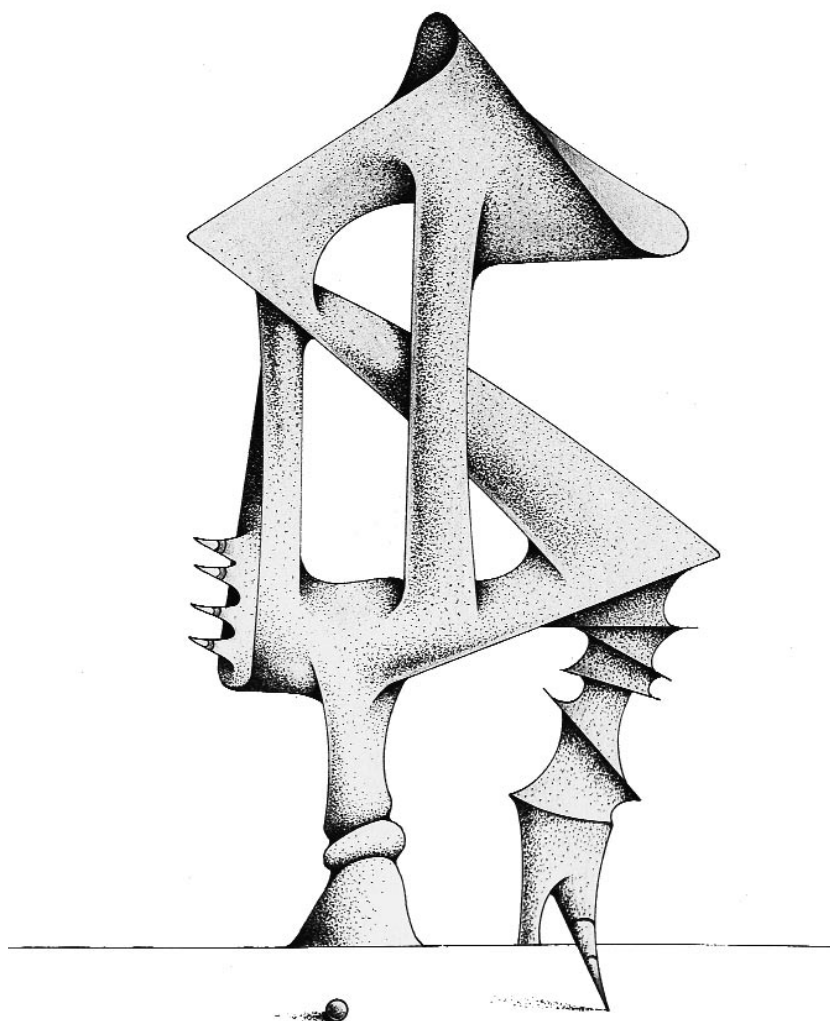
Peut-être qu'à l'opposé des secrets d'alcôves, de manière générale plutôt sordides, dont l'Histoire est friande et qui ont alimenté, au cours des siècles, à l'exception des romans populaires, surtout la mauvaise littérature, le génie des grands aventuriers de la peinture a-t-il pris, lui aussi, son envol au creux des lits, mais pour donner, dans ce cas précis, au grand jour, et c'est ce qui fait toute la différence, en passant de l'ombre à la lumière, des chefs-d'œuvre. Ainsi, par exemple, le lit de Gauguin de la Maison du Jouis, avec ses admirables panneaux manifestes : « Soyez amoureuses et vous serez heureuses » et « Soyez mystérieuses », a-t-il pu être, dans son voluptueux alambic, le foyer de création des dessins-empreintes, dernières œuvres de l'artiste. D'ailleurs, il n'y a qu'à écouter Gauguin : « Ici, note-t-il à Tahiti, en

1. August-Wilhelm Schlegel, *Les Tableaux*, Paris, Christian Bourgois éditeur, coll. « Détroits », 1988.

2. René Alleau, « Alchimie », dans *Encyclopedia universalis*.



Ivan Tovar, *Portrait d'un jeune poète*, 1970
huile sur toile, 65 × 54 cm, collection particulière



Ivan Tovar, dessin [sans titre], 1971

novembre 1901, la poésie se dégage toute seule et il suffit de se laisser aller au rêve en peignant pour le suggérer³. »

Pour tenter « de rejoindre au fond de lui-même la vérité profonde: il ne pense pas, il rêve⁴ », écrit René Huyghe en préface à l'exposition du centenaire de Gauguin. On pourrait renouveler l'expérience avec Picasso et évoquer les lits où il a célébré et créé *Les Demoiselles d'Avignon*, cette icône du XX^e siècle, pour arriver enfin à ce qui nous occupe, à Ivan Tovar et à son tableau de 1969-1970 *Le Lit*. « La poésie se fait dans un lit comme l'amour / Ses draps défaits sont l'aurore des choses », énonçait André Breton dans son poème « Sur la route de San Romano ». Cette « aurore des choses » renvoie à la genèse du monde, avant le machiavélique concept de péché, fruit transgénique empoisonné concocté par l'Église pour culpabiliser les êtres humains, ou plutôt à ces lendemains à portée de main, de cœur et d'esprit, quand l'homme décidera enfin de recouvrer ses pouvoirs perdus en purifiant le monde des miasmes des religions. Cette « aurore des choses », c'est très précisément ce moment quand le couple, avec l'acte d'amour, réalise la fusion des corps et des pensées, réinvente le monde et nomme chaque chose. Peinture et poésie sont nés d'un même rêve. Au réveil, le poète le peint avec des mots – « Tout dire se peut avec l'arc-en-ciel des phrases », proclamait déjà Xavier Forneret avant Picasso –, alors que le peintre le transcrit, lui, avec ses couleurs. Ce qui me permet d'affirmer, et ni Breton ni Picasso ne me contrediront, que: La peinture comme la poésie se fait dans les lits comme l'amour.

Introduction à une monographie consacrée à Ivan Tovar

Ranimer la flamme du désir, ce grand inconnu, dont le mystère reste intact au cœur de la jouissance, ne serait-ce pas pour Tovar la grande affaire?

Grand metteur en scène de nos fantasmes, grand accordeur d'orgues orgasmiques, Ivan Tovar substitue à nos désirs refoulés un plaisir sans cesse renouvelé.

Peintre du soulèvement dans le sens insurrectionnel du terme, d'une cambrure de style rarement égalée, dresseur de flammes, dompteur de fougue, alchimiste opérant dans le creuset des reins l'évasement du buste, il délire les corps et égare les esprits.

Aussi serait-ce faire preuve de componction que de s'arrêter sur le corps qui se tord de douleur, ce serait faire injure à ce corps lyrique qui choisit de se présenter à nous sous les meilleurs auspices qui soient dès l'instant où il est question du corps féminin et de son exaltation. C'est dans son mouvement spiraloïde que s'inscrit jusqu'au dernier soubresaut de son ultime vrille la portée de sa plénitude.

3. René Huyghe, « Gauguin, créateur de la peinture moderne », dans *Gauguin*, Paris, Orangerie des Tuileries, 1949.

Lourdeurs pleines de grâce, langueurs repues, elles portent toutes au front l'étincelle de la vivacité et arborent ainsi que les trophées du vainqueur le noir de Manet et la sensualité de Courbet.

Par esprit de contradiction ou pour parodier certains peintres qui prétendent avoir franchi le pas qui les séparait de la modernité en se référant à la géométrie « non euclidienne », je dirais, mais ceci n'engage que moi, que Tovar est le précurseur de la géométrie clitoridienne et sur ma lancée, pour étayer cette proposition téméraire, je me référerai à Pierre Louÿs qui écrivait dans son *Aphrodite* que « ceux qui n'ont pas connu les exigences de la chair ne connaîtront jamais les exigences de l'esprit ».

Tovar produit dans ses toiles une foule de « machines désirantes » plus troublantes, parce que plus déroutantes, que celle que fait fonctionner l'enfant dans le tableau de Richard Lindner, *Boy with Machine*, 1954, qui figure en frontispice de *L'Anti-Cedipe* de Gilles Deleuze et Félix Guattari. Mais, malgré le séduisant rapport qu'on peut établir entre les constructions voluptueuses de Tovar et le concept de « machines désirantes » des deux philosophes, j'affirme néanmoins que le peintre a davantage d'affinités avec les poètes et c'est d'emblée aux octosyllabes de Germain Nouveau que je pense :

Voici la gorge féminine,
Le bout des seins sur la poitrine
Délicatement accusé,
Les épaules, le dos, le ventre
Où le nombril se renfle et rentre
Comme un tourbillon apaisé.

Cet attachement de Tovar à la cause de la poésie demeure une préoccupation toujours présente si on en juge par un de ses plus récents tableaux, *Portrait biographique d'un poète maudit*, 2000. Dans cette toile, la densité du noir se réduit au profit des fantômes qui viennent à la rencontre du poète. En dehors d'eux, si la barrière avec l'extérieur reste infranchissable, rien ne pourra empêcher le cracheur de feu de monter sur les barricades. C'est d'un revers de main que s'exprime un poète « à rebours », même si la patte de poule du destin semble vouloir, à la droite du tableau, jouer sa vie à pile ou face sous « le soleil noir de la Mélancolie ».

C'est parce que Tovar affiche librement ses fantasmes sans se soucier de la norme en vigueur dans sa peinture que celle-ci outrepassa les limites purement esthétiques et qu'elle peut, si on la confronte aux courants de la pensée en mouvement, se retrouver au cœur de débats très actuels. Je prendrai comme exemple les polémiques qui se développent aujourd'hui sur la différence sexuelle en question⁵ et sur le rôle ambigu joué par certains psychanalystes devenus les défenseurs d'un « ordre symbolique », à la fois

4. *Ibid.*

5. Sabine Prokhoris, *Le Sexe prescrit. La différence sexuelle en question*, Paris, Aubier, 2000.



Ivan Tovar, collage [sans titre], 1967
32 × 24 cm, collection George Nader

sexuel et social, qui défend le couple et la famille traditionnelle, menacés par les changements culturels tendant à rejeter le joug des contraintes normatives si sécurisantes pour la société.

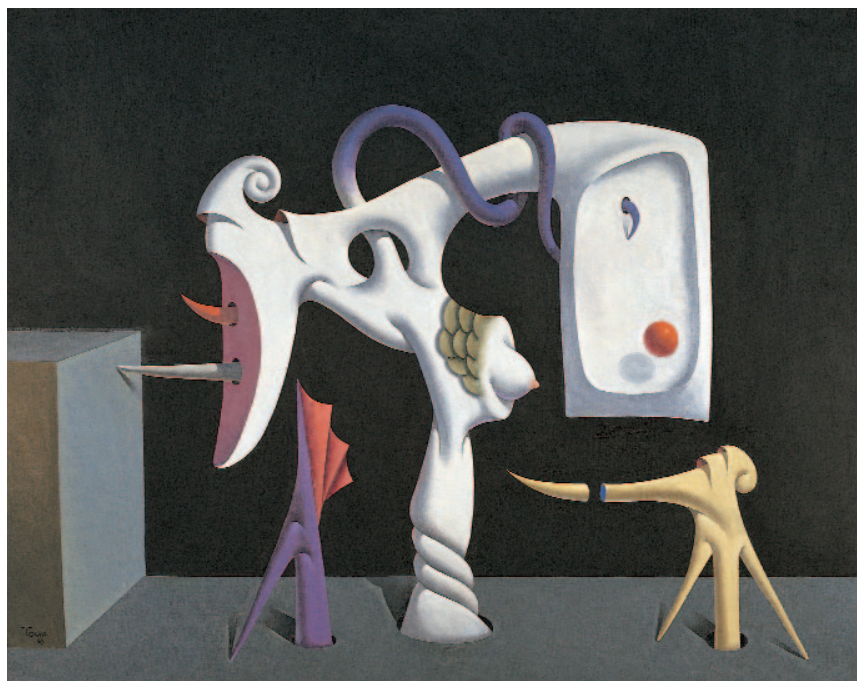
Première approche de la scène fantasmatique

Comme témoignage de ses années d'errance et de recherche de sa propre identité, Ivan m'a montré la photographie d'un collage, daté de 1967, où peuvent se lire toutes les angoisses qui assaillent un jeune créateur au seuil d'une carrière.

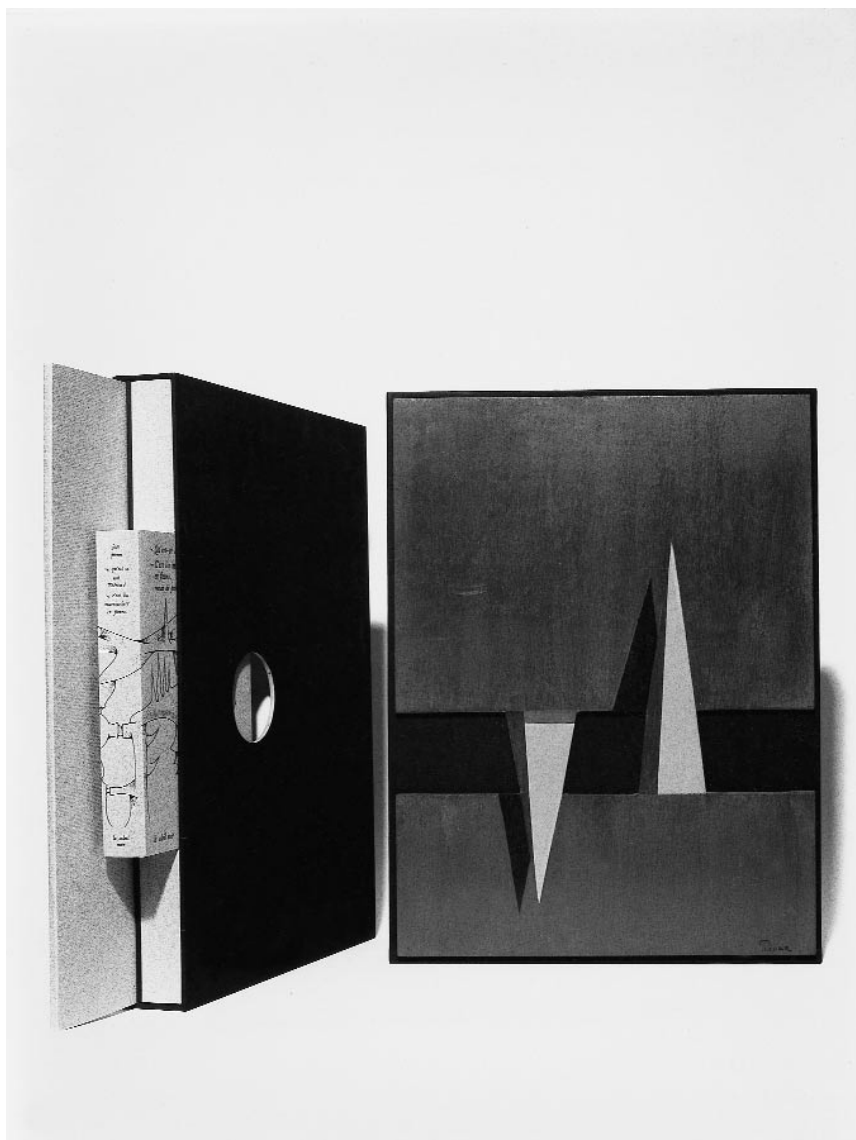
Le décor est celui d'une scène de théâtre délimitée côté cour, côté jardin, mais aussi côté plateau et côté cintres, par un encadrement rocheux uniforme qui pourrait bien être celui de l'entrée de la grotte originelle, dont la seule fantaisie est, à l'extrême gauche, la présence d'un arbre fossile, à peine visible, identifiable par ses racines pétrifiées qui s'incorporent à cette architecture naturelle. Au centre du plateau, le héros, ou plutôt le rêveur, est représenté par un masque de comédie non confectionné, selon la tradition, en carton peint, mais constitué de chair vive, les yeux couverts d'un bandeau et arborant un rictus grimaçant de frayeur contenue.

Accrochées aux cintres, trois figures de la réalité se détachent, découpées dans des illustrations photographiques de magazines, trois images en noir et blanc, mis à part un certain nombre de filaments rouges dans celle du centre: de gauche à droite, une danseuse de ballet contemporain suggérant quelque mygale ou autre araignée (inquiétude et fascination face à la femme?), un œil ouvert à la sclérotique congestionnée (la sexualité toujours, on pense bien sûr au *Chien andalou* de Buñuel et Dalí, mais surtout à l'interrogation du peintre qui se demande comment réagir devant ces bouffées de réalisme qui l'agressent) et une bouche ouverte montrant les dents (sourire carnassier ou position défensive?).

Sur le fond noir s'inscrivent, sous les trois images, trois rectangles colorés en rouge brique, en bleu et en jaune. Dans le premier, sous la femme-araignée, sont collés une feuille morte, pour la nostalgie et l'appréhension de l'écoulement du temps, et un dé à jouer présentant la face de l'as triomphant, pour la chance. Dans le rectangle central sont fixées une breloque, qui pourrait être une sorte de bouton de manchette bon marché, avec un cœur à une extrémité et une ancre de marine à l'autre (l'anecdote du sujet en peinture?) et une petite spirale de bois qui ne peut que symboliser le labyrinthe où s'entreprend la quête d'identité. Dans la troisième et dernière case une balle de revolver (roulette russe ou ouverture des hostilités envers la réalité? je penche plutôt pour la seconde hypothèse). Sur l'écran noir, perdurable dans les tableaux futurs, vont bientôt apparaître les réponses de Tovar à toutes ces interrogations premières.



Ivan Tovar, *La Fontaine mélancolique*, 1969
huile sur toile, 73 × 92 cm, collection José Pierre
(photographie Marie-Lyne Ersine)



– *Qu'est-ce que Thérèse? – C'est les marronniers en fleurs* de José Pierre,
illustrations d'Ivan Tovar, éditions du Soleil Noir, Paris, 1974
(photographie Marcel Lannoy)

La fontaine mélancolique

Le nom d'Ivan apparaît pour la première fois sous la plume de José Pierre, en 1969, dans la préface qu'il écrit le 20 janvier, « Le serpent, l'aigle et le tatou », pour l'exposition « Tovar », du 18 février au 18 mars, à la galerie 3 + 2, rue Visconti. Événement d'importance pour le jeune peintre de Saint-Domingue que cette première exposition à Paris, dont la liste des 27 titres de tableaux se lit comme un poème :

Le voyeur, Le bois cassé, L'épée et la vipère enchantée, La bouche, Le bras impatient, Le démon apprivoisé, La peau surveillée, Le serpent-veilleuse, L'horloge végétale, Le piège, La nubile, La corne cassée, La blessure géante et la main aveugle, L'oiseau meurtrier et la coquille perverse, Bételgeuse, Les malheurs de Roberte, La piedra, Yelida, Autoportrait, La chaise adulte, Le genou révolté et l'anneau pervers, La bille impatiente, L'ongle, Madame X, L'histoire de la vis, La table du magicien, Ma vanité.

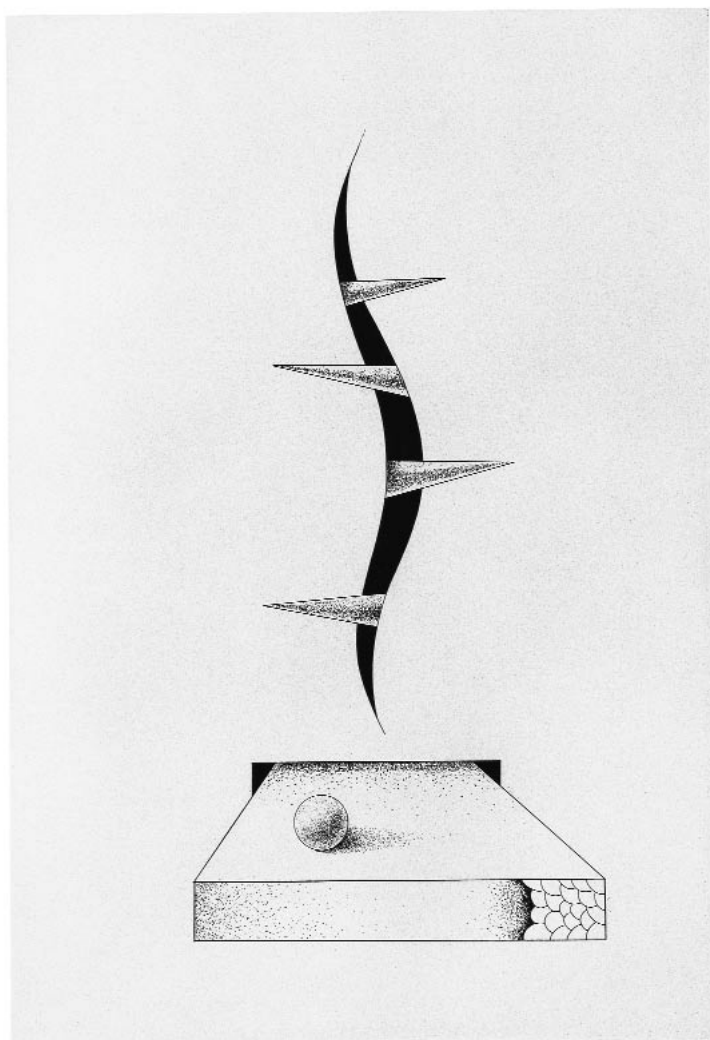
De cette époque héroïque date une toile, *La Fontaine mélancolique*, que j'ai incorporée à mon musée imaginaire et qui figurait en bonne place dans la collection de José Pierre où j'ai eu tout loisir de pouvoir l'admirer.

Émaillée d'écailles, gorgée de sève et de suc, la méditation a fière allure et contre toute attente, même si certains jours l'amande est amère, elle irriguera par-delà le prisme de la nostalgie, les vasques, les parterres et les cratères en feu.

Dans cet Éden d'après la chute, Ève est représentée sous la forme d'un arbre fruitier qui portera toujours, quoiqu'il arrive, une pomme pour la soif. Et si l'on admet qu'elle représente également le serpent, c'est qu'elle incarne dans le même temps le mythe de Mélusine, Mélusine surprise au bain, « Mélusine après le cri ». Pour remonter à la source, nous avons le magnétomètre ou baguette du sourcier, pour la faune nous avons le tamanoir qui fourmille de symboles ! Quant au vampire, ce chiroptère frugivore lui aussi, s'il déploie et replie ses ailes membraneuses, c'est parce qu'il faut bien, que diable !, que le diable s'évente un peu !

- Qu'est-ce que Thérèse?
- C'est les marronniers en fleurs

Tovar, avant de tirer sa révérence à Paris et de retourner à Saint-Domingue, collaborera encore avec ses plus proches amis à des éditions de prestige ou de recherche. Notamment à un chef-d'œuvre incontesté de la littérature érotique des cinquante dernières années, – *Qu'est-ce que Thérèse?* – *C'est les marronniers en fleurs* de José Pierre, mis en chantier en 1974 et réalisé par le Soleil Noir avec le soin particulier qui caractérise cet éditeur. On peut dire que tout fut mis en œuvre pour saluer comme il se doit les mille et un plaisirs-douleurs de l'amour.



42
1974

Tovar

Ivan Tovar, eau-forte pour le livre de José Pierre, 1974
(photographie Marcel Lannoy)

Pour ce livre, Tovar réalisa le dessin de la jaquette de couverture ainsi qu'une suite de sept eaux-fortes tirées sur vélin de Rives par l'imprimerie Lacourrière-Frelaut. L'ouvrage et la suite des eaux-fortes étaient contenus dans un emboîtement relieur formant un tableau-multiple découpé sur bois et peint au pochoir. Ce livre-objet a été exposé à la galerie Albert Lœb à Paris en 1974, et dans le cadre d'une exposition des productions de l'Atelier Lacourrière-Frelaut, au musée d'Art Moderne de Paris en 1979.

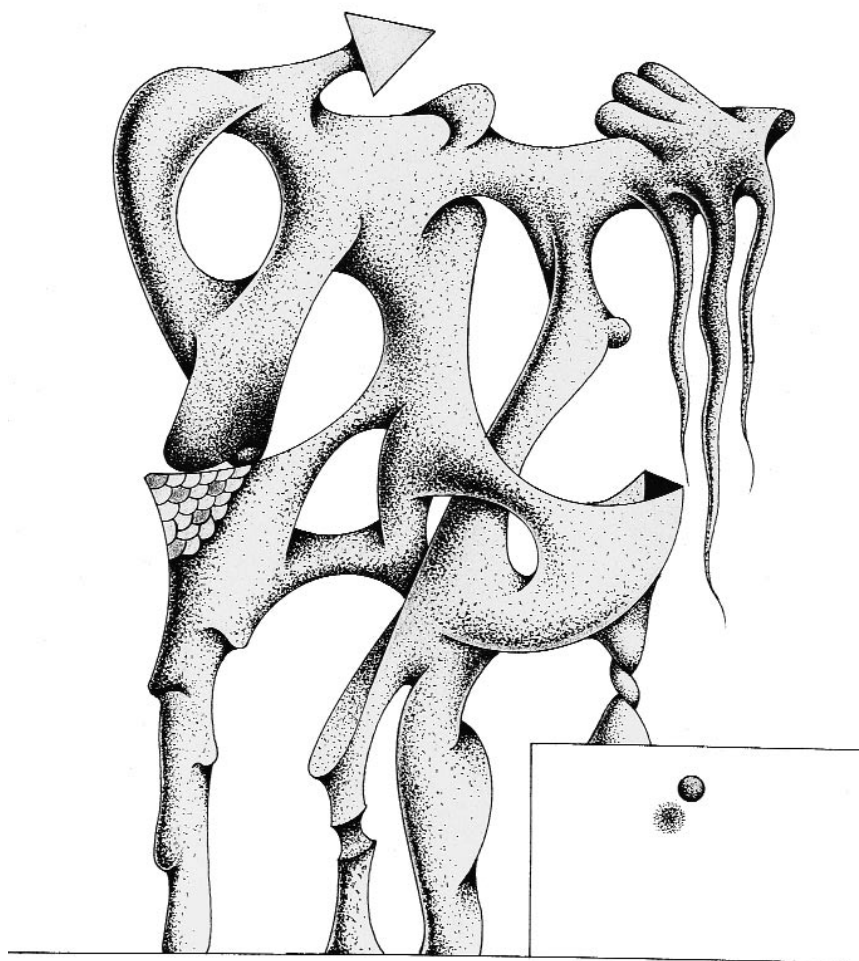
Épilogue

La peinture d'Ivan Tovar est un « Jardin des délices » fantasmatique que je situerai très exactement à la charnière de ce temps qui relie les deux millénaires. Elle témoigne, à sa manière, de la lutte incessante que mena le surréalisme pour l'émancipation complète de l'individu face au totalitarisme d'État et aux entreprises d'avilissement orchestrées par les religions. En l'an 2000, où la mondialisation des pouvoirs de coercition se fait menaçante et le retour au puritanisme de plus en plus insistant, être le chantre du corps et du plaisir, dans sa création comme dans sa vie, devient un acte séditieux voire terroriste. Aussi puis-je affirmer ici mon désaccord avec les déclarations du philosophe Paul Virilio⁶ qui, après avoir condamné sans appel l'art du XX^e siècle et constaté l'effacement du peintre de la scène de l'Histoire, va jusqu'à prédire l'extermination définitive des arts plastiques par l'ordinateur.

Tant qu'il existera sur la planète un homme libre avec un crayon, un pinceau, un morceau de charbon de bois ou, en dernière extrémité, avec ses doigts trempés dans son propre sang, dirais-je avec une certaine grandiloquence empruntée aux défenseurs des causes perdues, l'art demeurera un des moyens de montrer qu'il est possible de transformer le monde. La photographie, bien qu'elle envahisse à mon avis un peu trop les galeries, n'a pas tué la peinture, elle l'a même enrichie : c'est ainsi que Robert Rauschenberg, avec ses *combine-paintings*, en a fait une grande consommation ! De nos jours où il est licite de se manifester dans le domaine des arts en utilisant tous les matériaux possibles et imaginables, pourquoi s'incliner sans combattre devant l'invasion des ordinateurs ? Quelque génie du détournement fabriquera demain, à partir de ces appareils, de mystérieuses « Machines Célibataires » comme *La Mariée* de Marcel Duchamp et il ne faut pas oublier non plus, si on se réfère encore aux subtils inventeurs des « machines désirantes », Gilles Deleuze et Félix Guattari, que : « Les machines désirantes ne marchent que détraquées, en se détraquant sans cesse⁷. » Toutefois, il ne faut pas perdre de vue également que les machines désirantes ont partie liée avec les, tout aussi désirantes, sculptures-objets issues en ligne directe de l'objet surréaliste et dont Tovar a réalisé d'éloquents prototypes.

6. Paul Virilio, *La Procédure silence*, Paris, Galilée, 2000.

7. Gilles Deleuze, Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 1972.



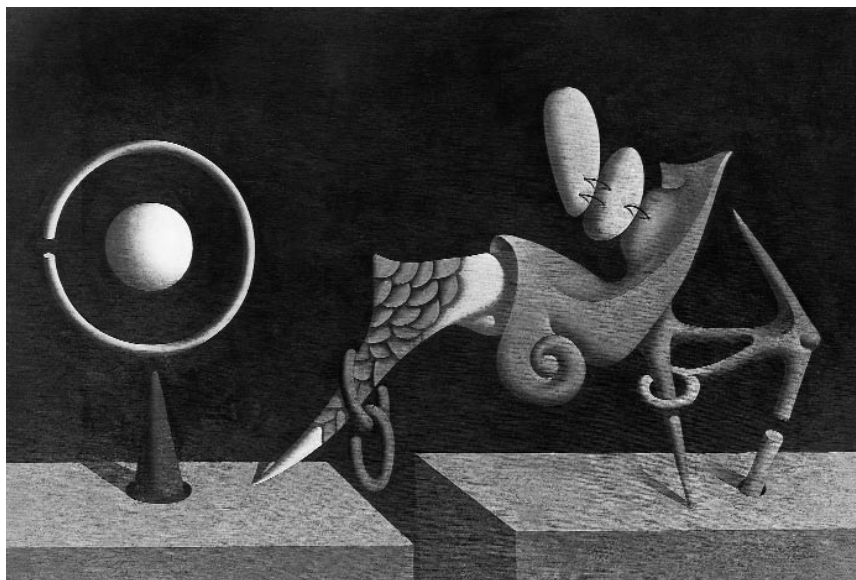
Tovar

Ivan Tovar, dessin [sans titre], 1971

« L'homme propose et dispose. Il ne tient qu'à lui de s'appartenir tout entier, c'est-à-dire de maintenir à l'état anarchique la bande chaque jour plus redoutable de ses désirs⁸. » Je suis convaincu que Tovar ne me contredira pas de terminer l'approche sur son travail par cet « appel d'air » de Breton, qui a le mérite de maintenir ouverts les paris pour demain.

Jean-Michel Goutier

Jean-Michel Goutier est l'auteur d'*Ivan Tovar*, première monographie du peintre, publiée en 2001 aux éditions G. Nader.



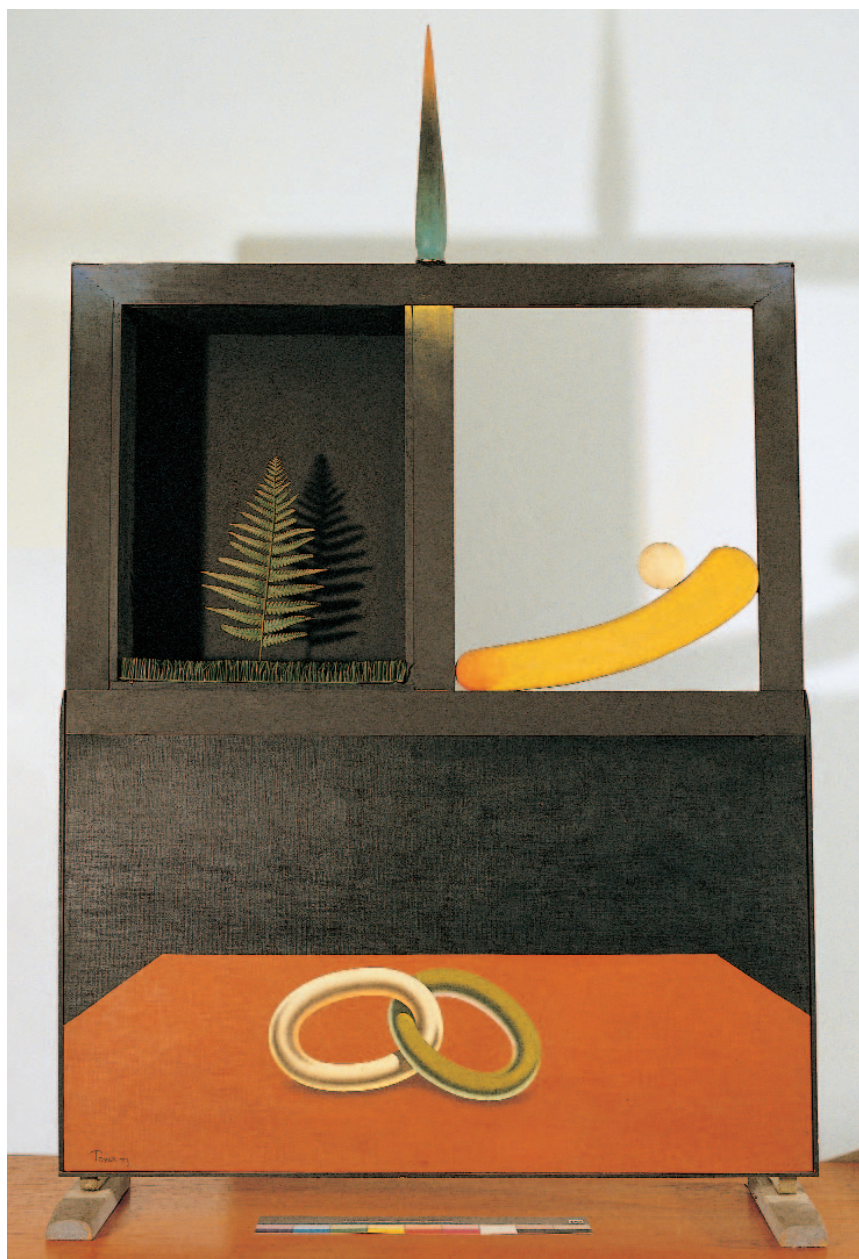
Ivan Tovar, *L'Horloge végétale*, 1969
huile sur toile, 100 × 81 cm, collection musée d'Ostende
(photographie Studio Yves Hervochon.)

8. André Breton, *Manifestes du surréalisme*, Paris, Gallimard, coll. « idées », 1963.

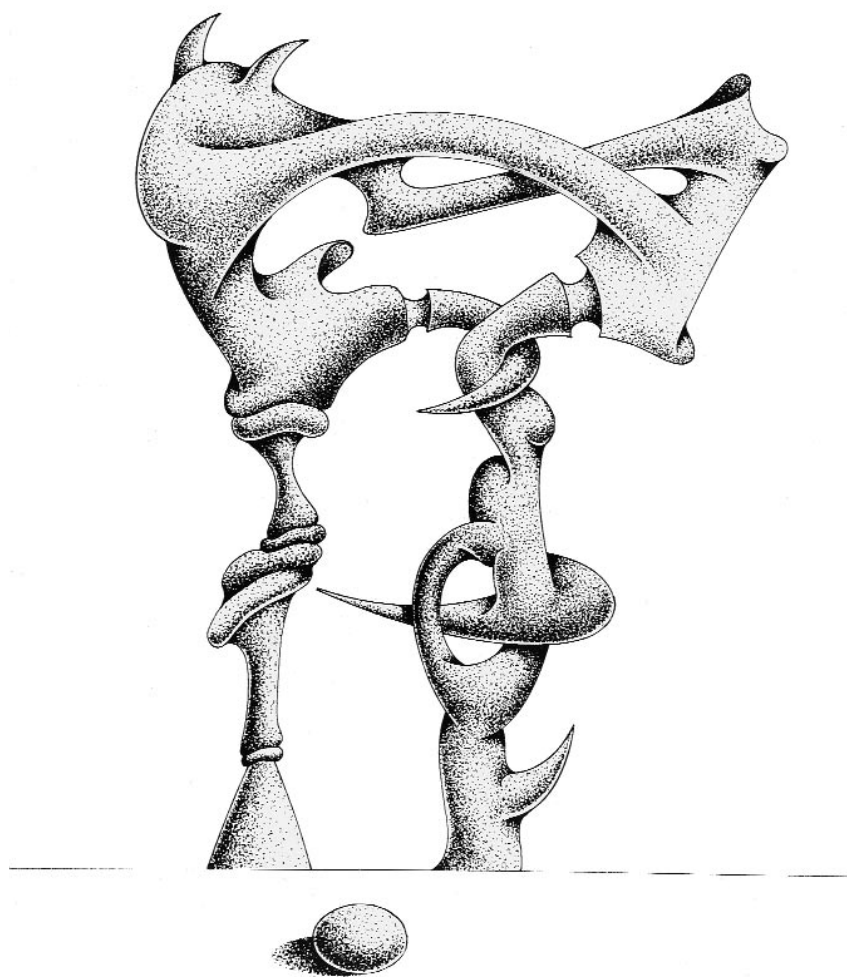
Expositions personnelles et repères biographiques

Ivan Tovar, né le 28 mars 1942 à San Francisco de Macoris, République Dominicaine.

- 1959, galerie de l'Alliance française, Saint-Domingue
- 1961, galerie d'Athènes, Porto Rico
- 1962, galerie de l'Hôtel Commercial, Saint-Domingue
- 1963, arrivée à Paris d'Ivan Tovar
- 1965, musée des Beaux-Arts, Saint-Domingue
- 1966, galerie André, Saint-Domingue
- 1969, galerie 3 + 2, Paris, texte de José Pierre
- 1971, galerie Veranneman, Bruxelles, textes de José Pierre
- 1972, galerie de San Francisco, Lisbonne
- 1973, galerie Villand et Galanis, Paris, texte de José Pierre
- 1974, galerie Albert Loeb, Paris, poème d'Ivan Tovar
galerie Harriette Griffin, New York
- 1977, galerie Bel'Art, Stockholm, texte de Ragnar von Holten
galerie Auffant, Saint-Domingue
- 1979, retour à Saint-Domingue d'Ivan Tovar
galerie Auffant, Saint-Domingue, texte de Philippe Audouin
- 1980, galerie d'Art moderne, Saint-Domingue, texte d'Arnulfo Soto
- 1981, galerie d'Art moderne, Saint-Domingue, texte de Gloria Moanack
- 1986, galerie d'Art moderne, Saint-Domingue, texte de Philippe Audouin
- 1992, galerie d'art Nader, Saint-Domingue, textes Ragnar von Holten, José Pierre
et Tor Ulven
- 1993, galerie d'art Nader, « Art Miami 93 », Floride
- 1995, La Galerie, Saint-Domingue, textes de Marcio Veloz Maggiolo
- 1996, galerie d'art contemporain Lyle O. Reitzel, Saint-Domingue, texte de Lyle
O. Reitzel
- 1998, musée d'Art moderne de Saint-Domingue, texte de Marianne de Tolentino
- 2001, *Ivan Tovar* de Jean-Michel Goutier, première monographie du peintre éditée
par George Nader, Latin-American Art, Saint-Domingue.



Ivan Tovar, *Le Paratonnerre*, 1973
peinture-objet, 134 × 81 cm, collection José Pierre
(photographie Marie-Lyne Ersine)



Tovar

Ivan Tovar, dessin [sans titre], 1971